

Editorial

UNE RENTRÉE SOUS LE SIGNE DE L'AUSTÉRITÉ XXL

par **PATRICK KAMENKA**



Laurent Berger, Marylise Léon, Valérie Petit Lesage et Sophie Binet, le 13 avril 2023.

À grand renfort de tambours et trompettes, Emmanuel Macron a lancé une « initiative politique d'ampleur » afin de réunir, le 30 août, les chefs des partis siégeant à l'Assemblée nationale et de frapper les trois coups de la rentrée politique marquée par un nouveau tour de vis austéritaire pour la majorité des Français.

En réalité, cette initiative n'est autre qu'une opération

de pure communication pour tenter de rechercher l'« union sacrée » après la longue séquence de la bataille des forces syndicales et politiques à l'unisson avec la très grande majorité des salariés opposés à la réforme macronienne des retraites. ■ ■ ■ (Suite en page 3)

« AMEDEO MODIGLIANI. UN PEINTRE ET SON MARCHAND » À L'ORANGERIE.

par **BERNARD FREDERICK**

Le musée de l'Orangerie présente* « Amedeo Modigliani. Un peintre et son marchand », une exposition inédite sur les années durant lesquelles Paul Guillaume (1891-1934) est devenu le marchand du peintre juif d'origine italienne, installé à Paris depuis 1906.

Issu d'une famille juive séfarade de Tunis installée à Livourne, Modigliani, né le 12 juillet 1884, est le quatrième enfant de Flaminio Modigliani et d'Eugénie Garsin. L'artiste est, dès son arrivée à Paris, victime de l'antisémitisme de certains milieux, tout comme Marc Chagall, installé dans la même cité d'artistes, La Ruche, qui accueille alors de nombreuses victimes des pogroms de l'Est. Modigliani se refuse à cacher sa judéité : *La Juive* (1908), sera le tout premier tableau qu'il exposera à Paris. ■ ■ ■ (Suite en page 12)



La Juive 1908

ACTION, PAS DIVERSION ! par **HENRI BLOTNIK**

Une fois de plus, la rentrée s'annonce difficile. Alors que les services d'urgence d'hôpitaux de capitales régionales ferment ou risquent de le faire, faute de pouvoir suppléer aux carences organisées par les Agences régionales de Santé, les ARS, que le manque massif d'enseignants est déjà identifié avant même la rentrée scolaire, l'inflation prolongée, résultant des politiques ultralibérales, creusant les inégalités, laminant le pouvoir d'achat des salaires et des pensions, reste habillée de faux semblants par notre gouvernement.

Les faux-fuyants attribuant ces malheurs au carcan européen ne tiennent guère quand on voit, par exemple, que, dans les mêmes conditions, le gouvernement espagnol voisin traite mieux les professionnels de l'éducation et de la santé et ne traduit pas de la même façon la fixation du prix de l'électricité.

L'approfondissement de la crise sociale et la complaisance croissante envers l'extrême droite, rappellent des heures sombres qui ne peuvent être fatales. Dans ce contexte nous sommes préoccupés par l'antisémitisme qui, sur fond de frustrations sociales, peut se développer, instrumentalisé par des démagogues. À gauche, les universités d'été ont été traversées par le sujet. On retiendra que Fabien Roussel, à celle du Pcf, déclarait « l'antisémitisme ... d'où qu'il vienne ... injustifiable, inexcusable et impardonnable », montrant ainsi qu'il n'est pas opportun de délivrer trop vite de brevet d'antisémitisme, ni à une extrême-droite soucieuse de respectabilité sans renier rien de son passé, ni à tout autre personnage dont les minces excuses méritent d'être mises à l'épreuve du temps.

La vigilance et la mobilisation contre l'antisémitisme reste donc plus que jamais nécessaire.

La soumission européenne aux intérêts américains, notamment en matière de politique énergétique, pèse lourd sur notre économie mais n'est pas inéluctable. L'élargissement des BRICS et leur projet d'une monnaie internationale libérée du dollar ouvrent de nouvelles perspectives.

Pour peser sur la préparation du prochain budget et du Projet de loi de financement de la Sécurité sociale, le PLFSS, le grand mouvement contre la réforme des retraites devrait être prolongé, pour le développement des services publics dans un souci de justice sociale et fiscale. Gageons que la journée de mobilisation intersyndicale du 13 octobre prochain en sera l'amorce. ■ 01/09/2023

CARNET

BATIA BAUM N'EST PLUS

Née à Paris sous l'Occupation, Batia (Betty) Baum nous a quittés le 24 juin dernier. Elle était une enseignante et une des plus remarquables traductrices du yiddish en français. Elle n'avait pas connu son père, fusillé par les nazis comme otage juif résistant communiste, en mars 1942, et racontait que sa mère, résistante communiste membre de l'UJRE, cachait des tracts dans son landau. Elle racontait également comment, dès l'enfance, elle avait dû taire sa langue maternelle – le yiddish – et témoignerait plus tard qu'elle avait pris conscience après-guerre, dans une Maison de la CCE où les éducateurs veillaient à ce que cette langue tienne toute sa place, qu'elle avait alors refoulé une part de sa culture yiddish.

Après avoir étudié aux universités d'Oxford et de Jérusalem, elle avait



participé aux séminaires d'Itzhok Niborski et de Rachel Ertel. Parmi ses nombreuses traductions* figurent deux pièces majeures de I.L. Peretz : *La Chaîne d'or* et *La Nuit sur le vieux*

marché, les *Contes de sagesse* de Rabi Nachman, le *Dibbuk* de Shalom Anski, *Le Chant du peuple juif assassiné* d'Itzhok Katzenelson. Elle participe à des lectures-spectacles bilingues de textes dramatiques et de poésie yiddish.

Nous aurons une pensée émue pour notre amie Batia, le jour prochain où tous les fusillés par les nazis, quelle qu'ait été leur nationalité, recevront enfin la mention *Mort pour la France*, antérieurement réservée aux seuls Français, cause pour laquelle MRJ-MOI se bat depuis longtemps, car elle regrettait que son père, fusillé à Pithiviers en 1942, n'en ait pas bénéficié. ■ UJRE, MRJ-MOI, AACCE

* *Les Éd. de la Presse Nouvelle* ont publié en 2011 sa traduction de l'ouvrage *Écris papa écrits* du père d'Eva Golgevit, *Elie Rozencwajg*, préfacé par *Yitskhok Niborski*. L'auteur y témoigne de sa jeunesse au *shtetl* à la fin du XIXe siècle.

AVIS DE RECHERCHE

ROSE AVERBUCHS NÉE ZILBERTS

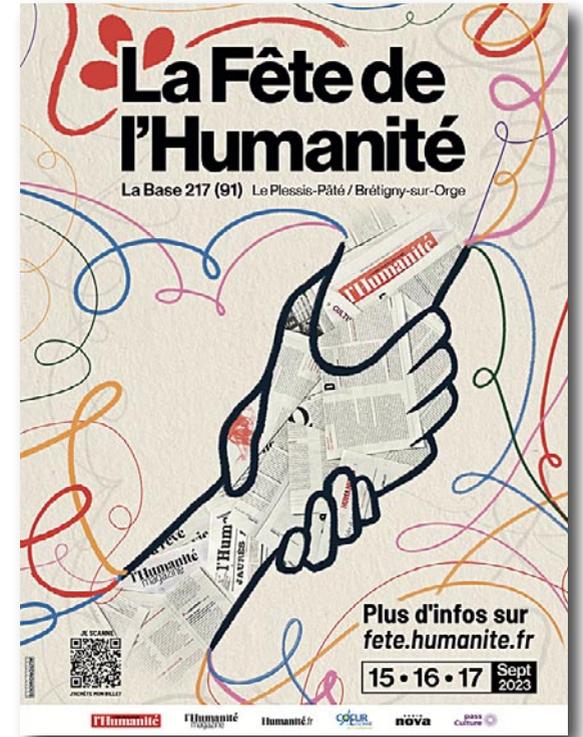
Ma grand-mère, **Rose Zilberts** (veuve **Averbuchs**), a travaillé comme directrice de maison d'enfants à la CCE de l'UJRE dans les années d'après-guerre. Ma mère, **Élisabeth Averbuchs**, et ma tante, **Annie Averbuchs** ont également vécu dans les Maisons d'enfants (juste après la guerre), puisque leur mère y travaillait. J'ai moi-même fréquenté les colos de la CCE dans les années 70 : dans les

Vosges, à Tarnos et ailleurs... J'aimerais retrouver des informations sur les années de travail de ma grand-mère à la CCE, voire des photos de ma grand-mère, de ma mère ou de ma tante... Un grand merci d'avance, à tout lecteur de *La Presse Nouvelle Magazine* qui les aurait connues et qui pourrait me fournir ces informations ou ces photos, d'écrire au journal (lapnm@orange.fr) qui transmettra. ■ **Marc Lesauvage**

VIE DES ASSOCIATIONS

Chers amis, comme chaque année, les équipes de l'UJRE et de la *Presse Nouvelle Magazine* seront présentes au Village du Livre de la Fête de l'Humanité qui se tiendra du 15 au 17 septembre sur l'ancienne base aérienne 217 du Plessis-Pâté, en plein cœur de l'Essonne.

C'est avec grand plaisir que nous vous accueillerons sur le stand que nous partageons avec nos amis de MRJ-MOI, pour échanger et vous proposer ouvrages, documentations et diverses brochures traitant de l'histoire et de l'actualité. Venez nombreux ! ■



LA PRESSE NOUVELLE

Magazine Progressiste Juif fondé en 1934

Éditions :

1934-1993 : quotidienne en yiddish, *Naïe Presse* (clandestine de 1940 à 1944)

1965-1982 : hebdomadaire en français, **PNH** depuis 1982 : mensuelle en français, **PNM** éditées par l'U.J.R.E

N° de commission paritaire 062 4 G 89897

Directeur de la publication
Henri Blotnik

Rédacteur en chef
Bernard Frederick

Administration - Abonnements
Secrétaire de rédaction
Tauba Alman

Rédaction - Administration
14, rue de Paradis
75010 PARIS

Tel : 01 47 70 62 1 6

Courriel : lapnm@orange.fr

Site : <http://ujre.fr>

(bulletin d'abonnement téléchargeable)

Tarif d'abonnement

France et Union Européenne :

6 mois 30 euros

1 an 60 euros

Étranger (hors U.E.) 70 euros

IMPRIMERIE AQUARELLE

14 Rue du Ballon 93160 Noisy

BULLETIN D'ABONNEMENT

Je souhaite m'abonner à votre journal "pas comme les autres" magazine progressiste juif. Je vous adresse ci-joint mes nom, adresse postale, date de naissance, mël et téléphone

PARRAINAGE
(10 € pour 3 mois)

J'OFFRE UN ABONNEMENT À :

Nom et Prénom

Adresse

Téléphone

Courriel

INAUGURATION DU SITE DE L'ANCIENNE GARE DE DÉPORTATION DE BOBIGNY



Quatre-vingts ans jour pour jour après le départ du premier convoi à destination d'Auschwitz-Birkenau depuis l'ancienne gare de Bobigny, le nouveau Mémorial de l'ancienne gare de déportation a été inauguré le jeudi 18 juillet 2023, prenant place parmi les sites nationaux de mémoire.



Malgré la forte chaleur de l'été, une assistance nombreuse protégée par une vaste voile assistait à la cérémonie d'inauguration, en présence de Patricia Mirales, Secrétaire d'État chargée des Anciens combattants et de la Mémoire, des représentants du Conseil Régional et du Conseil Départemental, de Jean-Claude Farandou, président de la *Snef*, des responsables d'association de mémoire, dont Serge Klarsfeld président de l'association des *Fils et filles de déportés juifs de France*. Il prit la parole ainsi que deux rescapés, Henri Zajdenwergier, 95 ans, déporté par le convoi 73 de Bobigny vers le camp d'extermination de Kaunas et Ginette Kolinka, 98 ans, déportée de Bobigny vers Auschwitz par le convoi 71.

Abdel Sadi, le maire de Bobigny, a rendu un vibrant hommage aux 22 500 personnes déportées depuis cette gare. Cérémonie solennelle et touchante, ponctuée et conclue par les interludes musicaux d'Hélios Azoulay et de l'*Ensemble de Musique Incidentale*.

Cette inauguration marque l'aboutissement d'un projet initié il y a plus de trente ans, autour du maire de Bobigny, du Conseil Départemental de Seine-Saint-Denis et d'associations, comme l'AFMA, *Association Fonds Mémoire d'Auschwitz*, qui recueille les dons pour la réalisation des stèles.

À quelques pas de la station de tramway Normandie-Niemen, le site permettra aux groupes, notamment aux jeunes, de disposer d'un cadre propice au recueillement et à la pédagogie nécessaire à l'enseignement de l'histoire de la Shoah, inscrit par trois fois au programme du cursus scolaire.

Sur le muret bordant les voies où embarquaient les déportés, une citation de Paul Éluard : « *Si l'écho de leurs voix faiblit, nous périrons.* » ■

UNE RENTRÉE SOUS LE SIGNE DE L'AUSTÉRITÉ XXL

par **PATRICK KAMENKA**

(Suite de la Une)

Une opération visant aussi à masquer l'échec de la période des cent jours d'apaisement décrétée par l'exécutif après les émeutes urbaines de juillet, séquence que le chef de l'État a qualifiée de « décivilisation », suivant sur le fond le logiciel de la droite et de la droite extrême.

Cette « main tendue » du chef de l'État aux dirigeants politiques de ce pays ressemble d'ores et déjà à un vaste leurre.

Car les mauvais coups vont redoubler contre le pouvoir d'achat des salariés avec un projet de budget austéritaire marqué -entre autres- par un moindre remboursement des médicaments et des consultations médicales. Un nouveau coup de canif dans les budgets des familles, notamment les plus modestes, alors que le prix de l'électricité flambe (+31%), que l'inflation affecte toujours et encore les produits alimentaires (+18,4%), et qu'en cette rentrée, les fournitures scolaires augmentent de 10 %.



Sur le fond, il s'agit bien d'une tromperie puisque les propositions de la Macronie pour ce « moment inédit » (!) visent globalement à réduire les dépenses publiques face aux fortes attentes des Français devant le creusement sans fin des inégalités sociales qui touchent notamment à l'éducation, à l'écologie, à la santé. En témoignent les mesures discriminatoires du ministre de l'Éducation nationale, Gabriel Attal, qui ne résoudront en rien les difficultés scolaires. Tout aussi désastreuse est la situation de l'hôpital frappé cet été, malgré les propos hors sol du nouveau ministre Aurélien Rousseau, par de nombreuses fermetures de services d'urgence faute de personnel. Une situation qui ne peut que se dégrader avec les démissions par centaines d'infirmières et infirmiers face aux conditions de travail et à l'impossibilité de soigner les patients. Un comble dans ce pays où il n'y a pas si longtemps les services de santé étaient réputés parmi les meilleurs au monde... C'était sans compter avec les préceptes néolibéraux de la Macronie et de ses prédécesseurs...

À ce tableau inquiétant, le dangereux projet de loi sur l'immigration que veut lancer l'exécutif traduit la volonté du chef de l'État et de Renaissance de chasser sur les terres lepénistes en stigmatisant la Nupes pour mieux se rapprocher des LR les plus proches des thèses du RN. Un pari à haut risque, d'au-

tant que les saillies du clivant ministre de l'Intérieur Gérald Darmanin – qui désormais rêve tout haut à la prochaine présidentielle de 2027 – font clairement le jeu du RN notamment quand il juge Marine Le Pen « trop molle ».

L'éditorial de l'Humanité du 25 août résume fort à propos le climat délétère actuel : « Emmanuel Macron occupe ainsi l'espace de la pire des manières, balayant d'un revers de main les angoisses sociales qui taraudent les Français », écrit en effet Cathy Dos Santos.

Une rentrée plus que jamais marquée par les inégalités sociales avec un nombre record de 11 millions de pauvres, dans le même temps où la France est désormais le 3e pays du monde pour le nombre de millionnaires, au sein desquels figure l'homme le plus riche du monde, Bernard Arnault, le patron de LVMH. Le « en même temps » macronien ?

Tout indique que le gouvernement Macron-Borne va poursuivre cette politique de cadeaux aux plus fortunés et aux grandes entreprises (160 milliards d'euros d'exonérations et aides diverses). Le montant record de 89 milliards d'euros de bénéfices sur un semestre qu'affiche le CAC 40 en est la preuve par neuf.

Une rentrée qui se déroule de plus dans un contexte climatique marqué par une dégradation sensible de la situation planétaire avec des vagues de canicule sans précédent en France et dans le monde, des incendies ravageant la faune et la flore, des crises alimentaires provoquant un flot permanent de réfugiés climatiques, fuyant la misère en effectuant au péril de leur vie la traversée de pays ou de mers, comme la Méditerranée, devenue un cimetière marin pour des centaines de migrants.

La mise en garde du Secrétaire général des Nations Unies, Antonio Guterres, martelant que le monde se trouvait à l'« ère de l'ébullition » n'a trouvé qu'un faible écho parmi les gouvernants du monde, oubliant leurs engagements malgré les rapports du



Fabien Roussel, lors de l'université d'été du PCF, le 26 août à Strasbourg.

GIEC pour lutter contre le réchauffement climatique. Exemple de ce déni : chaque année les 125 milliardaires les plus riches du monde polluent à eux seuls autant que la population française.

Sur le plan international, enfin, cette rentrée est marquée par la poursuite du conflit en Ukraine, suite au déclenchement en février 2022 de l'invasion de ce pays voisin par la Russie. D'ores et déjà plus de 500 000 soldats russes et ukrainiens auraient péri suite à cette « opération spéciale » qui a en outre provoqué la déstabilisation des rapports économiques mondiaux dans les secteurs cruciaux des céréales, des matières énergétiques (gaz, pétrole), etc. Pour l'heure, les diverses tentatives de négociation entre Kiev et Moscou pour imposer un cessez-le feu ont échoué, laissant place à un réarmement général, à l'explosion des budgets militaires et à une montée en puissance de l'Otan. Sans omettre désormais les bruits de bottes qu'on entend au Niger. Seule note d'espoir : un vent nouveau s'est levé pour contester l'hégémonie du G7 avec la tenue du sommet des Brics à Johannesburg, sommet marqué par une volonté de dédollariser les relations économiques pour le Sud global.

Dans ce contexte national et international tendu, à Strasbourg, l'Université d'été des communistes s'est concentrée autour des mobilisations sociales, de l'urgence climatique, de la situation dans les quartiers populaires et de la situation internationale, mais aussi des questions d'immigration...

Ce, avant la traditionnelle Fête de l'Humanité (15,16,17 septembre) qui doit être un grand moment de débats, de rencontres pour rassembler les forces populaires, les organisations syndicales et les divers mouvements afin de barrer la route aux mauvais vents qui soufflent en Europe avec la montée des idéologies racistes, illibérales et post-fascistes qui trouvent un terreau favorable dans les politiques ultra libérales et anti-sociales prônées en France par le président de la République.

Enfin devant les politiques d'austérité en France comme sur l'ensemble du vieux continent, l'intersyndicale, en lien avec ses homologues européens, a lancé un appel à une journée de mobilisation le **13 octobre** prochain pour l'augmentation des salaires, la hausse des pensions, l'égalité hommes-femmes et la défense de l'environnement. ■



Laurent Wauquiez aux côtés d'Eric Ciotti à la rentrée des LR à Nice le 27 août

UN ALBUM D'AUSCHWITZ COMMENT LES NAZIS ONT PHOTOGRAPHIÉ LEURS CRIMES

lu par **BÉATRICE COURRAUD**

Un album d'Auschwitz – *Comment les nazis ont photographié leurs crimes* est un ouvrage monumental des historiens Tal Bruttman, Stefan Hördler et Christoph Kreuzmüller* qui nous plonge dans les abîmes de la Solution Finale, et plus particulièrement de la destruction, à Auschwitz-Birkenau, de la majeure partie du peuple juif de Hongrie.

Cet ouvrage, fruit d'une recherche de longue haleine, a été soutenu, de sa genèse à son terme, par Serge Klarsfeld, qui en a rédigé une longue préface.

Si « *L'Album d'Auschwitz* » aussi nommé « *Album de Lili Jacob* » n'avait pas été découvert, que saurions-nous précisément de l'ampleur et de la réalisation à grande échelle d'une mise à mort programmée dans ses moindres détails, parfaitement coordonnée, et qui a permis l'annihilation, en très peu de temps, de centaines de milliers de Juives et Juifs hongrois ?

En effet, l'*Opération Hongrie*, nom de code utilisé par Eichmann, avait pour objectif la déportation et l'extermination de 630 000 Juifs de Hongrie. Elle devait commencer en mai 1944 et durer 3 mois, poussant les capacités du camp à son maximum. C'est Rudolf Höss qui sera appelé pour mettre en œuvre cette « Opération ».

Genèse de l'album.

Lili Jacob a 18 ans lorsqu'elle est déportée avec sa famille et la plupart des Juifs de Hongrie, au cours du printemps 1944. Sur la rampe d'Auschwitz, elle est brutalement séparée de ses parents et de ses plus jeunes frères. Aucun d'eux ne survivra. Elle échappe à la mort et sera transférée au camp de concentration de Dora où elle découvre, dans la baraque d'un SS, un album de photos. Il contient, entre autres, des photos où elle figure elle-même, ainsi que des membres de sa famille. Il s'agit au total de 197 photos, les seules qui existent concernant le « transfert » des Juives et Juifs de Hongrie que les nazis ont nommé : « *Umsiedlung des Juden aus Ungarn* », *Umsiedlung* signifiant transfert ou transplantation.

Deux photographes réalisent les photos, deux SS : Bernard Walter et Ernst Hofmann. L'un est instituteur, l'autre, artisan du bâtiment. Ils se sont fait engager comme photographes pour ne pas aller au Front. Cet album est une commande de Rudolf Höss. Destiné aux dignitaires nazis, à Himmler entre autres, il sera tiré en plusieurs exemplaires. Le but est de montrer le déroulement satisfaisant des différentes phases de l'opération d'extermination, de la gestion des flux (de matériaux, d'humains, appelés « pièces », d'objets) lors de l'arrivée des convois.

En 1980, Serge Klarsfeld convainc Lili que l'album doit être conservé à Yad Vashem. Celle-ci vient à Jérusalem, le fait découvrir au Premier ministre Menahem Begin et en fait don à Yad Vashem où il est soigneusement conservé jusqu'à ce jour. Il servira de



preuve au procès dit d'Auschwitz, à Francfort, en 1963, procès au cours duquel Lili Jacob apportera son témoignage. Ces photos feront le tour du monde.

Tal Bruttman, Stefan Hördler et Christoph Kreuzmüller procèdent à une analyse et à un décryptage méthodique, minutieux de cet album. Nous avons l'habitude d'en

regarder les images avec un certain regard, cherchant les signes, les preuves du génocide. Certaines photos, telles celles qui ont été prises clandestinement à Birkenau, par un *Sonderkommando*, témoignent d'une

insoutenable vérité. Elles ont été largement commentées. Celles qui ont été prises par Bernard Walter et Ernst Hofmann, peu commentées mais largement utilisées pour illustrer la Shoah, donnent une autre approche et recèlent une terrifiante « représentation » du génocide. « Représentation » en effet, car ces images sont totalement mises

en scène. Et c'est à l'analyse de cette mise en scène que se sont attelés les trois historiens. C'est à présent par leurs yeux que nous découvrons l'horreur, sous-jacente dans ces images, la vérité brute et implacable, le cynisme, la cruauté des photographes qui, entre autres exemples, se sont amusés avec les victimes, les faisant poser devant la chambre à gaz, quelques instants avant leur assassinat.

L'album d'Auschwitz est parcouru d'images de violence et d'horreur. Une violence que l'on ne perçoit pas de prime abord, que l'on ne voit pas car nous ne savons pas regarder, nous n'avons pas, pour la plupart, les outils pour ce faire, le savoir, les connaissances pour pouvoir entrer dans les infinis détails de ces images, essentielles pour la compréhension du génocide.

« *On cherche la violence dans les photos et on ne voit pas ce qu'il y a à voir* », constate Tal Bruttman.

Ce dernier rejoint le philosophe Georges Didi-Huberman lorsque celui-ci évoque « *l'effort d'une archéologie* » dans son livre *Images malgré tout*, c'est-à-dire : observer, méditer, interroger (à partir des photos du crématoire V d'Auschwitz).

La violence.

La violence, ce sont ces cannes que tiennent les SS, récupérées au « Kanada », sur lesquelles ils s'appuieront pour soulager la fatigue pendant les sélections, appelées « Tri », et dont ils se serviront pour frapper les déportés (photo n° 31). « *On a la signification de chaque canne puisque chaque canne renvoie à la personne assassinée.* » note Tal Bruttman.

C'est cette femme qui se bouche le nez tant la puanteur des cadavres brûlés est forte (photo n° 86).

C'est, depuis les marches du crématoire V, une femme que l'on tire et qui hurle (photo n° 118).

Une scène lors du tri sur la rampe : des colonnes bien rangées, des SS qui discutent tranquillement, alors que l'on sait que le désordre, la panique régnaient, que les coups pleuvaient au moment de la sélection. Cette scène fut donc arrangée, le photographe s'est positionné sur le toit d'un wagon pour mieux photographier l'ensemble. Il y eut un temps de pause pour que celui-ci puisse bien cadrer et réussir la photo – il y en aura deux, prises sous deux angles différents, qui concernent le même convoi (photo n° 22).

Signes de résistance dans la machine implacable, émouvants, déchirants : des enfants tirent la langue au photographe, comme un ultime défi.

D'après les sources, ce sont entre 434 000 et 437 000 personnes qui ont été déportées de Hongrie, dont 422 000 à Auschwitz, par 147 convois entre le 14 mai et le 9 juillet

1944. On estime entre 325 000 et 349 000 le nombre des Juifs de Hongrie qui ont été assassinés.

Au total, ce sont 1,1 million de personnes qui ont été assassinées dans le complexe du KZ d'Auschwitz, entre 1940 et 1945, dont 900 000 hommes, femmes et enfants juifs, dont près de 20 000 Sintis et Roms.

Grâce à l'extraordinaire travail de recherche et d'enquête de Tal Bruttman, Stefan Hördler et Christoph Kreuzmüller, ces personnes photographiées juste avant leur mort retrouvent vie et dignité. Ces visages, ces regards resteront gravés en nous. Nous ne les oublierons pas. ■

* *Un album d'Auschwitz - Comment les nazis ont photographié leurs crimes* (*Die fotografische Inszenierung des Verbrechens. Ein Album aus Auschwitz*) de Tal Bruttman, Stefan Hördler et Christoph Kreuzmüller, traduit de l'allemand par Olivier Mannoni, préf. Serge Klarsfeld, Seuil, coll. L'Univers historique, 304 p., 49 €.

Tal Bruttman, est un historien français, l'un des meilleurs spécialistes de la Shoah et de l'antisémitisme en France, et plus particulièrement d'Auschwitz. Il participe à la commission *Mémoire et transmission* de la *Fondation pour la Mémoire de la Shoah*.

Stefan Hördler, historien allemand, enseigne à l'université de Göttingen (spécialité Histoire de la Shoah).

Christoph Kreuzmüller est professeur à l'université Humboldt de Berlin. Il est économiste et historien, spécialiste de l'histoire économique du nazisme et de la photographie.

À écouter, une [interview de Tal Bruttman par Annette Wieviorka sur RCJ](https://www.youtube.com/live/Pc5jbpnjSNU?si=YepyopbZJMU2wKON) (<https://www.youtube.com/live/Pc5jbpnjSNU?si=YepyopbZJMU2wKON>).



Photo n° 22



Photo n° 31



Photo n° 86



Photo n° 118

ROALD DAHL, CLASSIQUE DE LA LITTÉRATURE JEUNESSE ET ANTISÉMITE

par FRANÇOIS MATHIEU

Si il est un classique parmi les grands auteurs pour la jeunesse du XX^e siècle, c'est bien le britannique **Roald Dahl** (1916-1990) ; dans le voisinage de la Suédoise Astrid Lindgren, de l'Allemand Erich Kästner ou du Français Tomi Ungerer. Les héros de Roald Dahl sont des orphelins ou des enfants issus de milieux modestes. Dans *Le BGG – Le Bon Gros Géant* [1], Sophie, une orpheline, fait équipe avec un géant végétarien et, avec sa trompette, souffleur de rêves la nuit afin de combattre des monstres dévoreurs d'enfants.

Matilda, jeune prodige du roman éponyme, vit avec d'ignobles parents, un père qui vend des voitures volées et une mère qui ne sait que jouer au loto. Le soir, on mange devant la télévision, l'assiette sur les genoux. Jusqu'à ce que la petite fille, qui est continuellement l'objet des sarcasmes parentaux, découvre qu'elle est douée de télékinésie.

Dans *Charlie et la Chocolaterie* [2], Charlie est un enfant pauvre qui, à la suite d'une tombola, va devenir l'héritier d'un riche chocolatier voisin – philanthrope et colonialiste convaincu – qui emploie dans son usine un peuple de pygmées trouvé « tout au fond de la forêt africaine », les « Oompas-Loompas » qui, en raison de leur petite taille, vivent dans les arbres afin d'échapper aux animaux de la brousse et doivent se nourrir d'infectes chenilles tout en rêvant à quelques fèves de cacao. Entre autres.

On l'aura compris, l'enfant est au cœur des récits de Roald Dahl. Lui faisant surmonter des obstacles insur-



montables, l'écrivain lui accorde non sans humour une autonomie exemplaire. Oui mais... ses récits ne sont pas sans taches. Au racisme suggéré ci-dessus s'ajoute notamment une misogynie récurrente. C'est ainsi que, dans *Sacrées sorcières*, celles-ci « sont toujours des femmes et jamais des hommes » et, le

comble, « elles ressemblent à n'importe quelle femme ».

Aussi, récemment, en Grande-Bretagne, des voix censurales se sont manifestées suscitant de la part des ayants droit un lissage de tous les récits pour la jeunesse de Roald Dahl, lissage appliqué notamment aux origines ethniques, au genre, au physique, à l'état psychique, à la violence.

Dans ces conditions, lesdits récits réécrits, édités par les éditions Puffin du groupe Penguin, ne sont plus du Roald Dahl, mais bien des adaptations. Ce lissage a suscité des réactions, y compris du Premier ministre, Rishi Sunak, pour qui l'écriture de Roald Dahl devait être « préservée » et non « retouchée ». En France, les Éditions Gallimard, détentrices des droits de traduc-

tion, ont fait savoir en février dernier qu'elles continueront à publier les textes d'origine traduits.

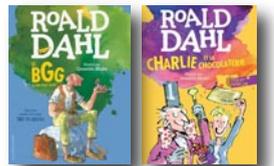
Mais l'ancien pilote de chasse de la Royal Air Force, puis diplomate et espion, devenu écrivain, se distingue aussi par son antisémitisme. « *Il y a un trait de caractère chez les Juifs qui provoque effectivement l'animosité, peut-être une sorte de manque de générosité envers les non-Juifs* », déclare-t-il en 1983 dans le magazine britannique *New Statesman*, ajoutant un peu plus loin : « *Je veux dire que si vous et moi étions dans la queue menant à ce que nous saurions être des chambres à gaz, je préférerais essayer d'emporter un gardien avec moi dans la mort ; mais ils étaient toujours si soumis* ». Cette autre phrase, « *même un homme nauséabond comme Hitler ne les a pas choisis sans raison* » est sans ambiguïté.

Aussi le musée Roald Dahl londonien fait-il savoir aux visiteurs que « *son racisme est indéniable et indélébile* ». Et précise : « *La famille Dahl et la Roald Dahl Story Company s'excusent profondément pour la blessure durable et compréhensible causée par les déclarations antisémites de Roald Dahl.* »

C'est que là aussi, comme pour l'écrivain Céline, se pose la question : faut-il dissocier l'œuvre de l'artiste ou rejeter celle-ci parce que son auteur est antisémite ? Pour notre part, nous ne cesserons de condamner l'antisémitisme, tout en lisant les récits de Roald Dahl pour nous-même, ou avec nos petits-enfants. ■

[1] *Le BGG – Le Bon Gros Géant*, Éd. Folio Junior, 2016, 272 p., 9,30 €.

[2] *Charlie et la Chocolaterie*, Éd. Folio Junior, 2016, 224 p., 7,80 €.



82e anniversaire

LE PLUS GRAND MASSACRE DE LA SHOAH PAR BALLES

Le massacre de Babi Yar est le plus grand massacre de la Shoah par balles perpétré par les *Einsatzgruppen* en Ukraine soviétique : 33 771 Juifs furent assassinés par les nazis et leurs collaborateurs locaux, principalement le 20^e bataillon *Schutzmannschaft*, les **29 et 30 septembre 1941** dans le ravin de Babi Yar à Kiev.

Un Allemand, participant direct à ce massacre, Kurt Werner, raconta : « *Immédiatement après mon arrivée sur le lieu d'exécution, j'ai dû descendre avec d'autres camarades dans ce ravin. Cela n'a pas duré longtemps et bientôt les premiers Juifs nous ont été amenés le long des pentes du ravin. Ils devaient se coucher face contre terre près des parois du ravin. Dans le ravin, il y avait trois groupes de tireurs, soit un total d'environ 12 tireurs. Les Juifs étaient amenés vers ces groupes pour être exécutés en même temps ; ils devaient s'allonger sur les cadavres de ceux qui avaient été abattus auparavant. Quelle horreur prenait les Juifs lorsque, du haut, du bord du ravin, ils purent pour la première fois regarder les cadavres dans le ravin ! Beaucoup criaient d'effroi tout le temps. ... Il est impossible d'imaginer le courage qu'il a fallu pour accomplir le sale boulot dans ces conditions* ».

Plusieurs unités ont participé directement aux exécutions : *Sonderkommando* 4A (qui fait partie de l'*Einsatzgruppe* C) sous le commandement de Paul Blobel ; plusieurs unités du régiment de police Sud et de la police auxiliaire ukrainienne. Celle-ci avait pour



Babi Yar

mission d'apporter son soutien à l'organisation du processus. Ils escortaient notamment les Juifs jusqu'au lieu d'exécution (photo), aidaient à charger les affaires des victimes dans des camions. ■ **BF**

Ndlr : Nous observerons le caractère des événements qui pourraient être organisés autour du *Mémorial de la Menorah* à Kiev,

dans un contexte ukrainien encore empreint de révisionnisme*. Ce monument commémore le massacre de Babi Yar, et contrairement à la rumeur de mars 2022, n'avait pas été détruit lors des bombardements russes de Kiev.

* En mars 2022, l'avenue de Moscou menant à ce mémorial a été rebaptisée avenue Stepan Bandera...

ISRAËL : LE PRIX D'UN COUP D'ÉTAT

par DOMINIQUE VIDAL *

En Israël, l'épreuve de force continue, en attendant la réouverture de la Knesset en octobre. Rien ne permet d'en douter : Benjamin Netanyahu et ses alliés entendent aller au bout du coup d'État, dont ils ont clos le premier acte. Mais sont-ils prêts à en payer le prix ?

« Je ne peux plus le voir, c'est un menteur », avait confié Nicolas Sarkozy à Barak Obama. Ce propos, entendu grâce à un micro malencontreusement ouvert, date du 3 novembre 2011 [1]. C'est Benjamin Netanyahu que le président français accablait ainsi.

Or le Premier ministre israélien vient de justifier à nouveau cette réputation : bien qu'ayant annoncé en mars une « pause » dans la réforme de la Justice, il en a pourtant fait voter le premier volet par la Knesset en juillet ! Cette législation met fin à la possibilité, pour la Cour suprême, d'invalider une loi qu'elle jugerait inacceptable. Sauf que la coalition ne peut pas prétendre à la rétroactivité. Bref, la Cour suprême conserve le droit de juger « déraisonnable »... la loi qui prétend le lui interdire.

Si la volonté de Netanyahu de passer en force ne fait pas de doute, au point de ne pas s'engager à respecter le jugement de la Cour, encore faut-il qu'il en paie le prix, qui s'avère exorbitant. Le bilan même de son nouveau gouvernement fait grimper les enchères.

Celui-ci a donné la priorité à la colonisation, y compris en « légalisant » en Cisjordanie nombre d'avant-postes ainsi que des colonies évacuées en 2005, et en permettant aux colons de spolier des maisons palestiniennes à Jérusalem-Est, à Sheikh Jarrah et à Silwan.

Armée et colons battent tous leurs records en matière de répression. Le Bureau des Nations Unies pour la coordination des Affaires humanitaires sur le territoire palestinien occupé (OCHATP) recense, du 1er janvier au 21 août 2023, 202 Palestiniens tués (plus que durant toute l'année 2022, la plus meurtrière depuis 2005) et 7 625 blessés. Et Tsahal a détruit 679 structures palestiniennes, déplaçant 1 094 personnes. C'est pourquoi l'association Zochrot parle de « nettoyage ethnique » [2]. Du côté israélien, on recense 29 tués et 182 blessés.

Itamar Ben Gvir, Bezalel Smotrich et les dirigeants ultra-orthodoxes semblent imposer leurs objectifs et leur timing au gouvernement.

Ministre de la Sécurité nationale, le premier a la haute main sur la police, doublée désormais d'une milice. Et il ne se cache pas de prôner l'apartheid : « Mon droit, celui de ma femme et de mes enfants de circuler sur les routes de Judée-Samarie – a-t-il déclaré – sont plus importants que la liberté de déplacement des Arabes » [3]. Ces propos sont « une attaque grave contre la diplomatie publique d'Israël qui montre le vrai visage du gouvernement », a commenté un important diplomate israélien sous couvert d'anonymat. Et d'ajouter : « Les dommages sont immenses », car cette déclaration a fourni aux détracteurs d'Israël des « preuves en or pour étayer leurs affirmations selon lesquelles Israël est un État raciste et un État d'apartheid » [4].

Ministre des Finances, le second a annoncé le gel du financement des municipalités arabes d'Israël. C'est aussi lui qui a appelé à « raser Huwara », cette ville palestinienne victime d'un pogrom : « Propos répugnants », avait alors réagi le Département d'État américain. Smotrich dirige surtout le nouveau Bureau d'administration des colonies, auquel a été transférée l'administration civile de la Cisjordanie : « Un changement radical de la gouvernance », estime l'avocat Michael Sfar, évoquant « un approfondissement de l'apartheid qui oppose encore plus Israël au droit international » [5].

Enfin les *haredim*, qui rêvent d'une théocratie, défendent âprement leurs privilèges : ils exigent une loi qui exonère du service militaire les étudiants des *yechivot* (écoles religieuses) et s'efforcent d'étendre le *statu quo* de 1947, avec par exemple la séparation, dans les transports en commun, des hommes et des femmes [6].

Du racisme décomplexé, les Palestiniens sont les principales victimes, mais pas les seules : les Juifs orientaux (*Mizrahim*) comme les chrétiens en tant que tels en font aussi les frais. La police a empêché ces derniers de se rendre par milliers au mont Thabor pour la fête de la Transfiguration : « Sous Netanyahu, Israël traite les chrétiens avec un mépris croissant », a titré *Haaretz* [7]. Et de rappeler la multiplication des profanations d'églises et de cimetières comme des humiliations publiques... Toute cette politique rencontre néanmoins des obstacles inédits. Et d'abord de la part des Palestiniens, notamment des jeunes qui, pour la première fois depuis 2005, ont collectivement recours aux armes pour se défendre. « Le terrorisme se développe en Cisjordanie, et le gouvernement de l'extrême droite ne fait qu'aggraver la situation », titrait récemment *Haaretz* [8].

Parallèlement, des centaines de milliers d'Israéliens sont descendus dans les rues depuis janvier, tous les samedis, pour défendre ce qui reste de leur démocratie contre le « coup d'État ». Dans un pays de 9 millions d'habitants, il y a là de quoi modifier les rapports de force.



Tous les samedis depuis janvier...



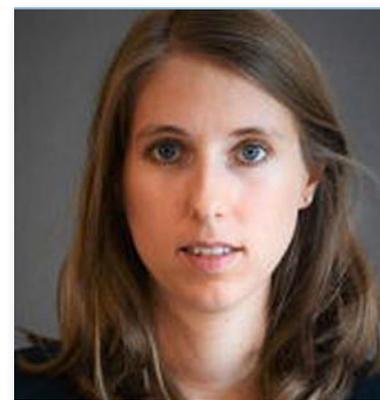
Cette affiche d'extrême droite proclame : « Raser Huwara maintenant ».

Tous les sondages indiquent un renversement : selon celui de la fin août [9], la coalition au pouvoir n'aurait plus que 54 députés sur 120 (contre 64 actuellement) et les oppositions 57 députés (contre 46), sans compter les 11 parlementaires arabes (contre 10). Phénomène inédit, à l'instar des 1 500 signataires de la « Lettre aux juifs américains » : des personnalités se réclamant du sionisme de gauche utilisent plus fréquemment le concept d'apartheid [10].

Quantité rime donc avec qualité. La force du mouvement tient à sa diversité, rassemblant jeunes et moins jeunes, électeurs de tous les partis (sauf l'extrême droite), syndicats et patronat, soldats et civils. Avec cette première : le refus de nombreux militaires d'active et de réservistes de servir tant que la réforme de la justice ne sera pas abandonnée. « Si les réservistes ne se présentent pas pendant une longue période, la compétence de l'armée en pâtira », souligne Daniel Hagari, le porte-parole de Tsahal [11]. Quant à Amiram Levin, ex-commandant de l'unité d'élite Sayeret Matkal, il ajoute que l'armée est « pourrie jusqu'à la moëlle » en raison de sa présence en Cisjordanie. Et d'ajouter : « Elle se tient sur le bas-côté, regarde les [colons] émeutiers et, ce faisant, elle devient un partenaire de crimes de guerre » [12]. »

La crise comporte une dimension économique inquiétante : elle pousse beaucoup d'entreprises à

TRANSMISSION...



« Tout le monde n'a pas eu la chance d'avoir des parents communistes ». Et vous ? Dans le cadre de son nouveau projet, **Zoé Grumberg** prend pour objet de recherche les enfants de militants juifs communistes ayant grandi pendant et/ou après la guerre. Elle s'intéresse à la transmission au sein de leur famille et dans le cadre des organisations de prise en charge de l'enfance et de la jeunesse, comme la CCE. L'enjeu est d'étudier la transmission de valeurs, d'idées et d'idéaux politiques, de culture et la manière dont cette transmission a façonné les individus que ces enfants de militantes et militants sont devenus.

Elle souhaite rencontrer le maximum de personnes : si vous êtes intéressé par son projet et acceptez d'en discuter avec elle dans le cadre d'entretiens oraux, vous pouvez la contacter à cette adresse mail, zoe.grumberg@sciencespo.fr et au numéro de téléphone suivant : 06 63 92 92 20.

Si vous connaissez par ailleurs des enfants de militants appartenant à d'autres mouvements politiques (bundisme, sionisme par exemple) et à d'autres milieux sociaux (juifs français, bourgeois ou non), cela intéresse aussi Zoé, dans une perspective de comparaison.

De plus dans la continuité de sa thèse de doctorat sur le secteur juif du Parti communiste français* et dans une perspective de préservation de la mémoire juive communiste, Zoé Grumberg lance un appel à une collecte de documents et de photos d'époque :

« Beaucoup d'entre vous conservent des documents précieux ayant appartenu à vos parents et des photos que vous êtes encore les seuls à pouvoir décrire en détail. Je serais ravie de pouvoir consulter ces documents et de songer à la manière d'en garder une trace. Dans cette perspective, le Musée d'art et d'histoire du Judaïsme (mahJ) avec lequel je suis en contact souhaite collecter des documents sur les Juifs yiddishophones, en particulier sur les Juifs de gauche et communistes après-guerre, afin de les préserver au mieux. Si vous envisagez de faire un don de documents et de photos, je suis à votre disposition pour en discuter et vous mettre en lien avec la personne en charge des archives au mahJ. » ■ **PNM**

* **Zoé Grumberg**, agrégée d'histoire et docteure en histoire. Thèse : *Militer en minorité ? Le « secteur juif » du Parti communiste français de la Libération à la fin des années cinquante*, 2020.

désinvestir en Israël pour investir à l'étranger. La plus touchée est l'industrie technologique, dans laquelle les investissements totaux devraient diminuer de 55 % par rapport à 2022 [13].

Bref, le coût intérieur du « putsch » de Netanyahu devient exorbitant. Mais le coût extérieur ne l'est pas moins, dans un contexte régional et international transformé. Résumé du *Jerusalem Post* [14] : la normalisation entre l'Iran et l'Arabie saoudite représente un « *cauchemar* », en premier lieu pour Israël. Car l'accord recherché par les États-Unis « *inclurait vraisemblablement une forme d'État palestinien* » – exactement ce que les accords d'Abraham, version Netanyahu, entendaient éviter.

De fait, le ministre saoudien des Affaires étrangères, Fayçal ben Farhane, l'avait annoncé : « *Une vraie normalisation et une vraie stabilité* » impliquent de rendre aux Palestiniens « *de l'espoir et de la dignité, ce qui nécessite de leur donner un État* [15] ». Les experts de l'Institut israélien pour les études de sécurité nationale (INSS) ne s'y trompent pas : « *Contrairement aux accords d'Abraham, on s'attend à ce que la question palestinienne occupe une place centrale dans tout possible arrangement entre Israël et l'Arabie saoudite* [16] ». Symboliquement, Riyad a nommé un ambassadeur auprès de l'Autorité palestinienne...

Ayant enterré la hache de guerre avec Téhéran, Riyad semble aussi exiger, en échange d'une possible normalisation avec Israël, un accès au nucléaire civil. Washington paraît l'accepter, mais Tel-Aviv y reste opposé [17]. De toute façon, comme l'observe *Haaretz* [18], une nouvelle escalade avec les Palestiniens pourrait priver Netanyahu de sa « *bouée de sauvetage* » : la normalisation avec l'Arabie saoudite. D'autant que l'Égypte et la Jordanie, depuis longtemps en paix avec Israël, haussent le ton : au terme d'un sommet à Al-Alamein, le 14 août, Abdel Fattah Al-Sissi, Abdallah II et Mahmoud Abbas ont appelé à la fin de « *l'occupation israélienne* » et réitéré leur soutien à une « *solution à deux États* » avec Jérusalem-Est comme capitale d'un « *État palestinien souverain et indépendant* [19] ».

Plus préoccupant encore pour Tel-Aviv, les rapports entre Joe Biden et Benyamin Netanyahu sont loin de se réchauffer : le premier a annoncé qu'il ne recevra pas le second avant longtemps. Le président américain n'a d'ailleurs pas hésité à critiquer publiquement la réforme de la justice. Et le Département d'État, on l'a vu, ne manque pas une occasion de critiquer la politique israélienne, y compris la récente rallonge budgétaire de 250 millions d'euros destinée à la colonisation. Le message de la Maison Blanche est clair, tel que *Haaretz* le résume : « *Les États-Unis disent à Israël que tout futur accord de normalisation avec l'Arabie saoudite requerra des concessions substantielles aux Palestiniens* [20]. »

C'est que l'opinion américaine décroche. Et d'abord les démocrates : un sondage évalue à 44 % ceux pour qui Israël est « *un État où la ségrégation est comparable à l'apartheid* ». Une appréciation que seuls 20 % des Républicains partagent [21]. L'avis sur Israël varie avec l'âge : si les plus de 65 ans sont 69 % à en avoir une bonne image, ils ne sont que 49 % entre 30 et 49 ans et même 41 % des

moins de 30 ans. C'est aussi le cas de 63 % des protestants, contre 42 % des non-affiliés à une église. Au total, moins de la moitié (48 %) des Américains ont une image positive du gouvernement d'Israël, mais les deux-tiers en ont une de son peuple [22]. Reste que, depuis plusieurs années, 50 % des Américains veulent que Washington réduise son aide militaire à Tel-Aviv [23]. C'est aussi la position défendue par un des candidats républicains à la présidence, Vivek Ramaswamy.

Le danger le plus redoutable menace l'avenir même d'Israël. Chaque année, le Bureau des statistiques dresse le bilan de l'*aliya* : le nombre de juifs que l'État a « importés ». Mais il n'est jamais question de la *yerida* : le nombre de ceux qu'il a « exportés ». Et pour cause : plusieurs centaines de milliers d'Israéliens sont installés durablement à l'étranger, 28 % envisagent d'en faire autant, et le nombre de ceux qui se sont procuré un passeport européen a augmenté de 45 % en un an.

Le site du *Times of Israel* définit ainsi le mouvement qui secoue Israël : « *Plus encore qu'une lutte pour la démocratie, c'est une lutte pour sauver l'histoire de la réussite d'Israël. Et le plus grand danger qui guette la Start-up Nation, c'est l'émigration causée par le désespoir. [...] Et si le gouvernement continue à transformer Israël à son image de manière aussi fondamentale – une alliance d'ultranationalistes, de fondamentalistes religieux et de simples corrompus –, nous assisterons à notre premier exode massif, motivé par l'idéologie* [24]. »

Encore un sondage, pour conclure : 58 % des Israéliens (contre 33 %) sont convaincus que la réforme de la Justice entraînerait Israël « *au bord d'un effondrement économique, social et politique* [25] » ■

* **Dominique Vidal**, journaliste et historien, est l'auteur de *Israël : naissance d'un État* (L'Harmattan, 2022), 128 p., 12 €.

[1] *Libération*, 08/11/2011.

[2] www.facebook.com/Zochrot.

[3] *Haaretz*, 24/08/2023.

[4] Site du *Times of Israel*, 12/08/2023.

[5] www.middleeasteye.net/fr/decryptages/palestine-israel-gouvernance-cisjordanie-ministre-smotrich-annexion

[6] www.middleeasteye.net/news/israel-bus-driver-orders-girls-cover-up

[7] *Haaretz*, 21/08/2023.

[8] *Idem*.

[9] *Maariv*, 24-25/08/2023.

[10] Site de *Mondoweiss*, 14/08/2023.

[11] Site du *Times of Israel*, 25/07/2023.

[12] Site du *Times of Israel*, 13/08/2023.

[13] Site *Israel Valley*, 9/08/2023.

[14] 21/08/2023.

[15] *Le Figaro*, 20/01/2023.

[16] Site de l'INSS, 23/08/2023.

[17] Site *Mondoweiss*, 25/08/2023.

[18] 21/08/2023.

[19] *L'Orient le Jour*, 14/08/2023.

[20] 25/08/2023.

[21] Agence Médias Palestine, 25/04/2023.

[22] Site du *Jerusalem Post*, 22/08/2023.

[23] Site *Mondoweiss*, 01/09/2021.

[24] 20/08/2023.

[25] Site du *Times of Israel*, 13/08/2023.

LA COMMUNAUTÉ FANTOMATIQUE DE MILAN

A l'inverse de Rome, de Trieste, de Bologne, Milan n'a pas véritablement eu de communauté juive jusqu'au XIXe siècle. Cela est dû au fait que saint Ambrogio (Aurelius Ambrosius, né à Augusta Treverorum - aujourd'hui Trêves - en 339 ou 340, mort à Milan en 397), devenu évêque de la capitale de l'empire romain, élevé plus tard à la dignité de Père de l'Eglise avec Grégoire Ier, Augustin et Jérôme, a non seulement combattu les courants hérétiques chrétiens (surtout l'arianisme, qui était très répandu), mais a aussi condamné les Juifs de Medolanum alors qu'il a toujours été un défenseur farouche des écrits de l'Ancien Testament, fondement de la religion chrétienne. De surcroît, il a approuvé l'incendie de la synagogue de Callinicum (une ville sur l'Euphrate).

L'empereur Théodose Ier a fait condamner les auteurs de cet acte mais l'évêque leur a donné raison et a contraint l'empereur à s'agenouiller devant lui et à lui demander pardon. Il a dû aussi se repentir pour avoir massacré la population de Salonique. Ses positions théologiques l'ont conduit à faire disparaître de la cité les païens, les chrétiens dissidents et les Juifs. En sorte qu'il n'y a pas eu de communauté juive à Milan, même sous les Visconti et les Sforza (sous le règne de ces princes, les Juifs ne pouvaient pas résider plus de trois jours en ville). Il a fallu attendre la conquête de la Lombardie par Bonaparte pour qu'une communauté juive puisse s'installer et prospérer au cours du XIXe siècle. Peu nombreuse, elle a longtemps dépendu de celle de Mantoue (autour de 1820, elle ne comptait qu'une trentaine de personnes). Une association juive n'a vu le jour qu'en 1866. Au début des années 1870, il y avait environ deux mille Juifs sur une population de 400 000 habitants.

Les membres de la communauté se contentaient alors d'un petit oratoire dans la via Stampa. Ce n'est qu'en 1892 qu'a pu être inauguré le temple de la via Guastalla. Une école a également été construite via Disciplini (En 1928, les écoles sont transférées via Eupili). Il n'y avait alors que 8 000 Juifs dans la capitale lombarde. Fin 1938, quand ont été promulguées

les lois raciales (cosignées par Mussolini et par le roi Vittorio Emanuele III), de nombreux réfugiés sont arrivés, pensant être plus en sécurité dans cette cité cosmopolite, qui était désormais la seconde communauté juive de l'Italie.

En réalité, une partie d'entre eux sont partis à l'étranger. Avec l'arrivée massive des troupes allemandes en 1943, quand Mussolini est renversé par le grand Conseil fasciste en juillet, puis arrêté sur ordre du roi et envoyé dans un hôtel situé dans les Abruzzes, où il demeure en résidence surveillée. Une audacieuse opération militaire effectuée par des forces spéciales nazies le libère et Hitler le renvoie en Italie où il reforme un gouvernement, recrée la milice et trois corps d'armée instruits en Allemagne. Mais son pouvoir demeure limité.

La répression contre les Juifs se durcit et plusieurs centaines d'entre eux sont arrêtés et envoyés à la gare Centrale où se trouvent des trains sur le quai 21, dissimulé à la vue des voyageurs ordinaires car situé un étage plus bas que les autres quais. Il existe aujourd'hui un Mémorial créé dans ce lieu d'où partirent les malheureux, principalement pour se rendre à Auschwitz. Le nombre de ces déportés s'élève à environ 7 000 individus. Il existe aussi un Jardin des Justes où sont honorés,



Synagogue de Milan

depuis 2003, tous ceux qui se sont opposés à la barbarie nazie fasciste.

Ces dernières décennies, la communauté juive vit paisiblement, surtout dans la zone du viale Washington, avec ses magasins spécialisés et ses restaurants. Elle a

fondé un centre de documentation, mais ne joue toujours pas un rôle notoire dans le tissu urbain de Milan dont la population a considérablement augmenté. Elle n'a pas donné de grands écrivains ou de grands artistes, mais uniquement des architectes de renom du groupe BBPR (fondé par Ernesto Nathan Rogers en 1932) qui ont édifié au cours des années cinquante la célèbre tour Velasca qui est l'une des plus notables réalisations de l'après-guerre.

En définitive, Milan n'a jamais tenu un rôle significatif dans le microcosme juif de l'Italie, même si la communauté qui y réside est dynamique et vivante.

C'est sans doute un paradoxe dans un lieu où sont concentrées les banques, les compagnies d'assurances et les industries qui se trouvent dans le *Hinterland*, et une grande activité éditoriale. ■

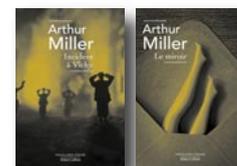
MEA CULPA

I l y a quelque temps, je vous ai entretenus d'Arthur Miller, auteur américain d'origine juive (Pologne). J'ai voulu souligner le fait qu'il a peu parlé de ses origines et de la question juive. Je me suis un peu trompé.

Deux pièces de théâtre viennent d'être rééditées par l'éditeur Robert Laffont*. L'une, écrite en 1942, s'intitule *Incident à Vichy* et parle de la répression instaurée par les autorités pétainistes. C'est passionnant et la date est surprenante car le président Roosevelt entretient encore à l'époque d'excellents rapports avec le gouvernement de Vichy. L'autre, *Le Miroir*, se

déroule à Brooklyn en 1938 après la terrible *Nuit de cristal* qui a eu lieu en Allemagne. Aidée par le docteur Henry Hyman, Sylvia Gellburg qui habite à Brooklyn avec son mari Philip et suit, de loin, la montée du nazisme en Europe s'interroge sur les événements qui s'y jouent et annoncent le pire. À découvrir sans faute ! ■

* Arthur Miller, Éd. Robert Laffont, coll. Pavillon poche, pièces adaptées par Michel Fagadau : *Incident à Vichy*, 2023, 144 p., 8 € ; *Le Miroir*, 2023, 174 p., 8 €.



UNE AUTRE HISTOIRE DE LA RDA...

A peine paru en anglais sous le titre *Beyond the Wall. East Germany, 1949-1990* [1], l'ouvrage de Katja Hoyer, née en 1985 à Wilhelm-Pieck-Stadt / Guben, figure sur la liste des meilleures ventes. Quelques semaines plus tard, sa traduction en allemand, *Diesseits der Mauer. Eine neue Geschichte der DDR 1949-1990* [2] (*De ce côté-ci du Mur. Une nouvelle histoire de la RDA 1949-1990*), occupe une position similaire sur la liste de l'hebdomadaire *Der Spiegel*.

C'est que le sujet traité par la jeune historienne et journaliste, fille d'un officier de la NVA (Armée nationale populaire de la RDA) et d'une enseignante, et qui vit aujourd'hui à Londres, est de ceux qui, avec le temps, ne perdent pas de leur actualité mais exigent de nouveaux regards. Dans le cas présent, la conscience des anciens citoyens de la RDA d'avoir vécu une autre réalité historique, politique, sociale que leurs concitoyens de l'Ouest est toujours vivante.

La structure du récit de cette somme de plus de cinq cents pages est chronologique, qui va de la fin de la Première Guerre mondiale aux années de l'après-réunification, un terme auquel les ex-citoyens de la RDA préfèrent le mot « Tournant ». La thèse de Katja Hoyer est de contribuer à la reconnaissance de ce qui fut une réalité. Son livre, écrit-elle, doit contribuer à « évacuer l'obsession allemande de la prise en compte du passé, la contrainte de vouloir « surmonter » sa propre histoire. » Et si la RDA, disparaissant littéralement du jour au lendemain le 3 octobre 1990, a perdu le droit d'écrire sa propre histoire, elle est « devenue histoire ». C'est que, dans l'héritage de la Guerre froide, face au

souvenir « coloré » entretenu à l'Ouest « de la consommation occidentale et des valeurs libérales, la RDA est présentée comme une tache grise, monotone, floue – un monde dépourvu d'individualisme, d'autodétermination ou de sens. » Dans l'imaginaire ouest-allemand, « les Allemands de l'Est ont passé quarante-et-un ans dans une colonie russe entourée d'un mur et qui était contrôlée par le ministère de la Sécurité d'État, plus connu sous le nom de Stasi. » À quoi bon vouloir se souvenir ?

À cette vision ahistorique de la RDA « comme une note de bas de page de l'histoire allemande que l'on préfère oublier », Katja Hoyer oppose et illustre sa démarche, ce notamment à partir de témoignages de célébrités, telles Egon Krenz ou Gregor Gysi, mais aussi d'enseignantes, de libraires, d'ouvriers, de policiers et de gardes-frontières. C'est que la RDA « a existé pendant plus de quarante ans, plus longtemps que la Première Guerre mondiale, la République de Weimar et l'Allemagne nazie réunies. Elle n'a jamais été l'État statique de 1949 à 1989 oublié par le temps. »

La RDA n'a jamais été un satellite passif de l'Union soviétique : « Les Allemands de l'Est vécurent et organisèrent une expérience manifestement allemande qui s'étendit sur une grande partie de la seconde moitié du XXe siècle. » « Dans le contexte de la Guerre froide sont apparues des deux côtés du Rideau de fer des images simplifiées de l'Autre. La RDA présentait caricaturalement l'Occident comme l'ennemi, tandis que celui-ci tombait dans la caricature du monde monochrome du communisme que l'on supposait de l'autre côté du Mur. »

par FRANÇOIS MATHIEU

Une nouvelle génération d'Allemands est née, a vécu depuis, qui n'a pas connu l'antagonisme de deux États allemands, aussi avons-nous maintenant « la possibilité de contempler la RDA à distance émotionnelle et politique ». Oui, « les citoyens de la RDA vivaient, aimaient, travaillaient et vieillissaient. Ils partaient en vacances, faisaient des plaisanteries sur leurs hommes politiques et élevaient leurs enfants. » Aussi leur destin mérite-t-il « une place dans l'histoire de l'Allemagne dans son ensemble. Il est temps, conclut Katja Hoyer, de jeter un regard sérieux sur l'Allemagne de ce côté-ci du Mur. »

On peut imaginer que l'image de la RDA que développe Katja Hoyer a suscité bien des critiques. Entre autres, le *Spiegel* y a vu un ouvrage « unilatéral et grotesquement réducteur ». La *Süddeutsche Zeitung* l'a accusée de voir la RDA comme « une dictature confortable ». Un historien, spécialiste de la RDA, Ilko-Sascha Kowalczyk, lui a reproché dans le quotidien berlinois, *Der Tagesspiegel*, de ne se référer qu'à quelques livres et d'avoir fait la part belle aux témoignages de citoyens dont certains n'auraient guère eu à souffrir du régime.

Dans un entretien au *Spiegel*, Katja Hoyer répondant à la critique, déclarait que oui, « l'histoire est plus complexe, il y avait aussi de la couleur et de l'insouciance en RDA. Le rappeler, ce n'est pas glorifier le régime. Mais l'occulter, c'est priver nombre de gens d'une partie importante de leur histoire. » ■

[1] Éd. Allen Lane, Londres. Non traduit en français.

[2] Éd. Hoffmann und Campe, Hamburg, 2023, 576 p., 28 €.

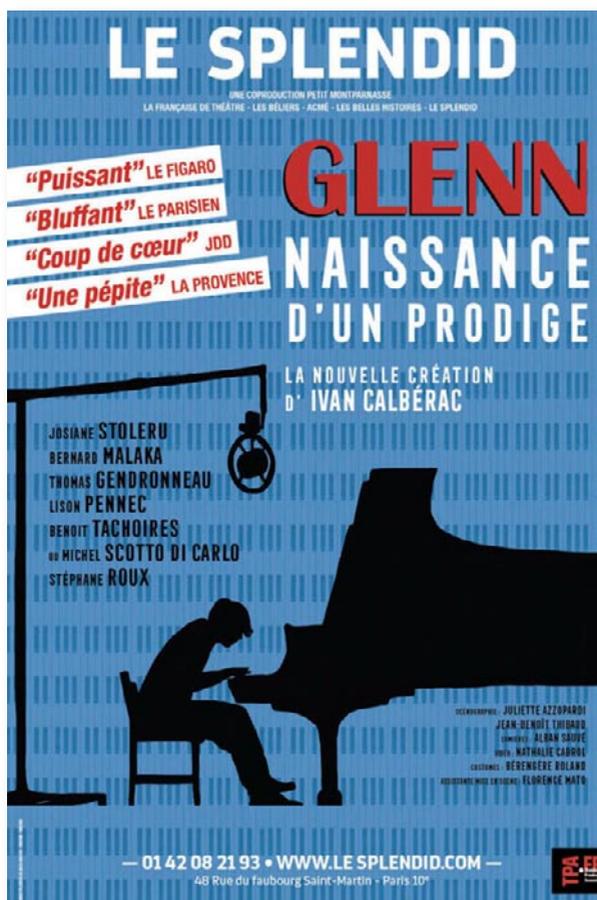


« GLENN, NAISSANCE D'UN PRODIGE »

Glenn Gould est né le 25 septembre 1932 à Toronto au Canada, de Russel Gold et Florence, famille presbytérienne qui, au début de la Seconde Guerre mondiale, changea, par peur, son nom en Gould, bien que n'ayant pas d'origine juive. L'enfant a l'oreille absolue.

Sa mère, concertiste frustrée, lui inflige dès ses trois ans, un apprentissage rigoureux de la musique, lui transmet sa peur de la mort, cultive sa paranoïa. C'est un enfant solitaire, qui subit des corrections, enfermé dans les toilettes froides pour punition, séparé des autres et plus tard de la jeune fille qu'il aime, tyrannisé par une mère possessive et égoïste. Glenn apprend le piano, entre au Conservatoire royal de Toronto et donne son premier concert à 13 ans. Il devient rapidement l'un des pianistes les plus virtuoses du XXe siècle avec, notamment, ses Variations Goldberg de Bach, son Dieu. Sa cousine Jessie déclarait « *Quand vous jouez le monde entier fait silence.* »

Il donne des concerts à Washington, à New York, dans tous les États-Unis, en URSS, en Israël, en Europe de l'Ouest, réclamé partout, classé comme un peu fou, avec son jeu très personnel et unique. Son premier disque des Variations Goldberg, à l'âge de 23 ans, lui vaut une renommée mondiale. Il est un être extravagant qui arrêtera les concerts, pour lui une véritable épreuve, à l'âge de 32 ans. Il n'aime pas « *cette vie de gaspillage, vide et improductive* ». Il se réfugie dans les studios, considérant que pour recréer la musique, il faut l'intimité hermétique du studio. Il était également compositeur, écrivain, créateur d'émissions radiophoniques. Lorsqu'il se retire de la vie publique il produit



disques et documentaires, dont « *Chemins de la musique* », qui le classe comme « *l'un des génies de l'interprétation moderne* ».

Il décède le 4 octobre 1982 à l'hôpital de Toronto, après un accident cérébral. Marc Vigal le résumait en ces termes : « *Son très grand talent n'a d'égal que son caractère excentrique, qui se manifeste*

aussi bien dans son comportement personnel que dans son interprétation. » Il était assis sur une chaise pliante plus basse qu'une banquette de piano, son visage au niveau des touches, en chantonnant et faisant des gestes de chef d'orchestre. Après sa mort, des psychiatres américains ont émis la thèse que Gould souffrait du syndrome d'Asperger, d'autres penchaient pour une profonde névrose. Glenn Gould laisse une discographie impressionnante, de nombreux documentaires radiophoniques, des entretiens et des écrits.

Ivan Caldérac a écrit et créé une mise en scène comme toujours excellente. « *Glenn, naissance d'un prodige* » a obtenu, en 2023, plusieurs Molières absolument mérités. Son succès ne connaît pas de fin. La personnalité de ce prodige complexe, sa vie tourmentée, sa virtuosité, le destin tragique d'un hypersensible, sont interprétés par les excellents comédiens Lison Penneç – sa cousine, Bernard Malaka, Josiane Stoleru la mère. **Thomas Gendronneau** incarne ce pianiste de génie, dévoilant un peu plus sa vie et l'être humain qu'il était.

Dans la scénographie stylisée de Juliette Azzopardi, avec l'humour léger des dialogues – « *Personne n'achètera vos disques* » ; « *Ma mère l'achètera* » –, les excellents comédiens livrent au public un spectacle exceptionnel, à la mesure du grand Glenn, provoquant une émotion rare et profonde.

Un spectacle d'une grande beauté. ■

* *Glenn, la naissance d'un prodige* (1h30) passe au Splendid, 48 rue du Fbg. Saint-Martin, Paris 10°, jusqu'au 30/09. Résa : 01 42 08 21 93.

C'ÉTAIT UN SAMEDI, AVEC FOTINI BANOU

Nous évoquions, en janvier 2021*, le spectacle *C'était un samedi*, arrêté brutalement par la Covid. Ce beau spectacle, très émouvant et original, ressuscite, par la voix magique et superbe de Fotini Banou, comédienne et chanteuse, l'histoire tragique des Juifs d'Épire (Grèce) dans la ville de Ioannina.

Toute sa communauté juive romaniote – ni ashkénaze, ni sépharade – fut déportée à Auschwitz le 25 mars 1944. Quelques dizaines de personnes survécurent mais leur langue, le judéo-grec, peu à peu disparaît.

C'est après enquête qu'**Irène Bonnaud** a écrit et mis en scène ce spectacle incluant des textes de l'écrivain **Dimitris Hatzis** et du poète **Joseph Eliyia**, tous deux nés à Ioannina.

Hatzis, arrêté en 1936 et assigné à résidence sur l'île de Folégandros, dut s'exiler après son retour, en raison de la chasse aux communistes et de la dictature. Son recueil de nou-



velles, *La Fin de notre petite ville*, est un grand classique de la littérature grecque. Eliyia, poète sioniste, traducteur de l'hébreu et communiste, écrivit des centaines de poèmes connus pour leur beauté.

La deuxième partie du spectacle fait revivre, dans un texte d'Irène Bonnaud, les paroles des derniers survivants qu'elle a rencontrés.

À voir absolument pour découvrir l'histoire peu connue de cette communauté juive d'Épire, au destin tragique, et pour la beauté de ce spectacle original par sa scénographie et l'interprétation superbe de **Fotini Banou**. ■ LL

* *Presse Nouvelle Magazine* n° 382, *Ioannina, le 25 mars 1944...* entretien de Karolina Wolfzahn avec Irène Bonnaud.

Reprise du spectacle produit par la compagnie grecque KET au Théâtre du Soleil, du 9 au 30 septembre. Tarifs 20€. Chômeurs, - 26 ans 15€. Membre UJRE et abonnés PNM, réservez à 15€ avec le code UJRE-KET-2023 au 07 57 82 87 19 ou par mail à info@cie-813.com.

Cinéma LA CHRONIQUE de LAURA LAUFER

HESTER STREET EN VERSION RESTAURÉE, LE 13 SEPTEMBRE AVEC CAROL KANE, STEVEN KEATS, MEL HOWARD

Joan Micklin Silver, disparue en 2020, a tourné son premier long métrage, *Hester Street*, en 1975. Lorsque la réalisatrice présenta son projet aux studios de Hollywood, ceux-ci lui fermèrent leur porte, doutant qu'une femme qui n'avait tourné que des courts métrages *underground*, réussisse d'emblée un premier long métrage, sur un sujet jugé « ethnique », en noir et blanc à l'heure du diktat de la couleur au cinéma et avec une partie des dialogues en yiddish.



garçon qui a dépassé l'âge de la *Halaka*. Le divorce sera d'autant plus inévitable que Jake est amoureux d'une juive américanisée, Mamie Fein.

Toute la vitalité du quartier juif de Hester Street est évoquée dans une séquence en plans courts qui restitue, par maints détails, l'effervescence de la rue avec ses échoppes, ses marchands ambulants, les jeux des enfants, ses jolies femmes... Détails drôles ou touchants : ainsi de la succulente scène où le colporteur joué par Leib Lensky parlant un yiddish parfait, vient vendre ses colifichets, remèdes et tissus à Gitl qui ne demande qu'un philtre pour faire renaître l'amour de son époux. L'essentiel de l'action est confiné dans deux pièces : la cuisine où loge aussi Bernstein, juif pieux, collègue de travail de Jake, et la chambre des époux.

Son mari, agent immobilier, décida alors de le produire et parvint à réunir 370 000 dollars. *Hester Street* ainsi réalisé avec des acteurs peu connus et le soutien de John Cassavetes, circula d'abord dans des festivals indépendants, puis arriva à Cannes. Contre toute attente, sa sortie en salles rapporta 14 fois le montant de son budget ! Aucun de ses acteurs ne parlant yiddish, tous l'apprirent d'un comédien venu du *Yiddish Art Theatre*, et Carole Kane incarnant la douce et lumineuse Gitl, qui ne cède rien de sa foi et ses coutumes, emporta le prix d'interprétation aux Oscars.

Hester Street s'inspire de *Yekl*, une nouvelle d'Abraham Cahan, écrivain émigré de Russie, socialiste, cofondateur en 1897 du journal yiddish *Forverts*. Fidèle à l'esprit du texte, le film sut restituer avec réalisme le conflit des mentalités des immigrants juifs entre tenants de la tradition et partisans de l'assimilation.

1896 : Yankel, émigré de Russie depuis six ans, habite Hester Street, dans le Lower East Side de New York. Juif assimilé, il adopte le prénom de Jake, abandonne sa *kippa*, rase sa barbe et gagne 12 dollars par semaine dans un atelier de confection. À la mort de son père, sa femme Gitl et son petit garçon le rejoignent. Jake n'observe plus la loi juive et raille ceux qui le font. Gitl refuse d'abandonner ses traditions pour vivre en *goy* américanisée. Le film montre très justement la violence qu'engendre le mari à vouloir forcer Gitl à abandonner sa perruque et à couper les cheveux de son petit

où le colporteur joué par Leib Lensky parlant un yiddish parfait, vient vendre ses colifichets, remèdes et tissus à Gitl qui ne demande qu'un philtre pour faire renaître l'amour de son époux. L'essentiel de l'action est confiné dans deux pièces : la cuisine où loge aussi Bernstein, juif pieux, collègue de travail de Jake, et la chambre des époux.

Dans l'histoire de Hollywood, le film de Silver occupe une place originale dans la représentation de la judéité. Il faut remonter aux années du muet pour trouver dans *Humoresque* (1920) de Frank Borzage et *Loin du ghetto* (1929) de Frank Capra (deux très grands cinéastes non juifs), l'évocation du conflit entre tradition et modernité, à l'arrivée des immigrants juifs fuyant pauvreté et pogroms. Ce fut aussi le cas du *Chanteur de jazz* de Crosland avec Al Johnson.

Les meilleurs films en yiddish tournés aux États-Unis, dont *Grine Felder* (1938) et *Fischke der Krumer* (1939), le furent en marge des grands studios par Edgar G. Ulmer. Les films en yiddish disparaissent des écrans, mais l'identité juive est au cœur des personnages des Marx Brothers, du cinéma de Jerry Lewis, et plus tard de Woody Allen, Mel Brooks, John Cassavetes (émouvant et délicieux *Minnie et Moskowitz*). Barbara Streisand adapte Bashevis Singer dans *Yentl*, mais tourne en anglais et en hébreu. *Hester Street* reste donc singulier en son genre et en son époque de réalisation, se qualifiant par un réalisme « sociologique ». Une réussite. ■

Raoul Walsh

Troisième grand cinéaste américain avec John Ford et Howard Hawks, **Raoul Walsh*** commence à tourner en 1914 et finit sa carrière en 1964 sur un très beau western désabusé *Distant Trumpet* qui peut faire dire « *Si la dialectique n'existait pas, Raoul Walsh l'aurait inventée !* ». On a souvent dit de Walsh qu'il était l'Alexandre Dumas du cinéma. C'est vrai.

Il fut un merveilleux conteur d'histoires, pour qui l'action était tout, et qui a dirigé parmi les plus grands acteurs de Hollywood, lesquels l'aimaient et devinrent ses amis : Douglas Fairbanks Sr, Errol Flynn, James Cagney, Humphrey Bogart, Clark Gable, Gloria Swanson, Jane Russell, Marlene Dietrich, Virginia Mayo, Ida Lupino...

Près de 130 films, d'où se détachent plusieurs chefs-d'œuvre, dans presque tous les genres. Citons quelques titres : *Le Voleur de Bagdad*, *Sadie Thompson*, *La Piste des géants*, *La Charge fantastique*, *Gentleman Jim*, *Colorado Territory*, *La Vallée de la peur*, *Les Implacables*, *L'Esclave libre*, *Esther et le Roi*.

Ses films de guerre sont parmi les plus grands, *Les Nus et les Morts*, *Le Cri de la victoire*, *Objective Burma* et ses films noirs restent des modèles, *High Sierra*, *Les Fantastiques Années vingt*, *La Femme à abattre*, *L'Enfer est à lui* (1949). ■

La Cinémathèque française présente 80 films de Raoul Walsh, du 30/08 au 08/11/2023.

* *Raoul Walsh - En jeux*, sous la direction de Mathieu Macheret (avec la contribution de Laura Laufer), Éd. de l'Œil, 2023, 336 p., 30 €. ■



Juifs SANS ARGENT de Michael Gold, PÈRE DE LA LITTÉRATURE PROLÉTARIENNE AMÉRICAINE

Juifs sans argent, roman semi-autobiographique de l'Américain **Michael Gold**, fils d'émigrés juifs de New York et militant communiste, fut découvert et traduit pour la première fois en français en 1932 par Paul Vaillant-Couturier et sa compagne de l'époque, Ida Treat. Il fut publié aux *Éditions sociales internationales* après avoir été présenté en feuilleton dans *l'Humanité*.

Il est, aujourd'hui, à nouveau disponible – et c'est une très bonne chose – grâce à une nouvelle traduction de Romain Guillou parue en 2018 chez Nada, l'éditeur reprenant la préface de Vaillant-Couturier de 1932.

Né **Itzok Isaac Granich** en 1893 dans le Lower East Side de Manhattan, un ghetto d'immigrés miséreux, Michael Gold était un auteur progressiste clé de sa génération. Romancier, essayiste, dramaturge, poète, journaliste et éditeur, Gold était le principal défenseur de la littérature prolétarienne aux États-Unis entre les deux guerres mondiales. Paru en 1930, son roman est un tableau saisissant de la vie des immigrants au début du XXe siècle dans les immeubles de son quartier natal. À l'époque où il était écrivain et militant communiste, Gold a courageusement contribué aux grèves, protesté contre la guerre et le fascisme, travaillé pour les conseils de chômeurs, participé aux marches de la faim et aux défilés du 1er mai, il a été arrêté pour son soutien à Sacco et Vanzetti ; collecté des fonds pour les travailleurs ; manifesté contre les armes nucléaires et en faveur du logement équitable. Il a défendu les Rosenberg et les droits civiques.

Il a écrit des poèmes et des articles pour le magazine socialiste *The Masses* et des drames pour les *Provincetown Players*, un collectif qui comprenait, entre autres, Eugene O'Neill et Susan Glaspell. Peu de temps après, Gold travaillait à plein temps comme écrivain et éditeur. Au cours des « raids » tyraniques de Palmer en 1919*, il prit le pseudonyme de Michael Gold, du nom d'un vétéran abolitionniste juif de la guerre civile, et devint plus tard le rédacteur en chef de *New Masses*, une publication de gauche. *Juifs sans argent* a été un best-seller, réimprimé 25 fois en 1950, traduit en 16 langues et diffusé clandestinement dans toute l'Allemagne nazie pour lutter contre la propagande antisémite. Une traduction en yiddish parut à Minsk en Biélorussie en 1936 sous le titre ייִדן און געלט (*Yidn on gelt*, Éditions d'État de Biélorussie, 1936).

Gold est devenu une figure culturelle respectée. En 1941, 3 500 personnes, dont l'organisatrice syndicale communiste Elizabeth Gurley Flynn et l'écrivain Richard Wright, se sont rassemblées au Manhattan Center pour célébrer Gold et son engagement dans l'activité révolutionnaire pendant un quart de siècle. Le scénariste communiste Albert Maltz a demandé : « *Quel écrivain progressiste en Amérique n'a pas été influencé par Mike Gold ?* »

Après la guerre, à l'époque du maccarthysme, la chronique quotidienne de Gold « *Changez le monde !* » dans le *Daily*



Des ouvrières du textile de la ville de New York lors d'un rassemblement du 1er mai 1909.

Worker, organe central du Parti communiste des États-Unis de 1924 à 1956, son travail à *New Masses*, revue marxiste et son activité communiste lui valurent d'être inscrit sur la liste noire. Michael Gold perd alors son travail et Elizabeth Granich, son épouse, avocate formée à la Sorbonne, doit se contenter d'un emploi de gardienne ou travailler en usine.

Après de 60 ans, Michael Gold et sa femme doivent reprendre le chemin de l'usine pour survivre. Mort en 1967, à 73 ans, d'un accident vasculaire cérébral, il n'eut pas le temps d'achever ses mémoires. Celui qui fut un temps considéré comme le « *Gorki américain* » n'aura été finalement l'auteur que d'un seul livre, *Juifs sans argent*. Mais ce n'est pas rien ! ■ **BF**

* *Palmer Raids* désigne les tentatives menées par le département de la Justice des États-Unis pour arrêter et expulser des militants communistes et des activistes anarchistes américains. Ces « raids » se déroulèrent sous le ministère d'Alexander Mitchell Palmer, procureur général des États-Unis. Les « raids » et les arrestations eurent lieu entre novembre 1919 et janvier 1920.

Michael Gold, Juifs Sans Argent, préf. Solomon Bovshover (2018) et Paul Vaillant-Couturier (1932), trad. Romain Guillou, Éd. Nada, 2018, 347 p., 20 €. ■



« AMEDEO MODIGLIANI. UN PEINTRE ET SON MARCHAND » À L'ORANGERIE.

par BERNARD FREDERICK

(Suite de la Une)

Jusqu'en 1914, Modigliani se consacre presque exclusivement à la sculpture à laquelle l'a initié Constantin Brancusi (1876-1957). Mais, souffrant d'insuffisance pulmonaire, il est contraint de renoncer à sa passion à cause de la poussière que son burin soulève. En 1914, il reprend définitivement le pinceau, qu'il maniait depuis 1911. Il réalise principalement des portraits. Cette même année 1914, Paul Guillaume démarre son activité de marchand et découvre l'artiste juif par l'intermédiaire du poète Max Jacob (1876-1944). Pour l'encourager et le soutenir, le jeune galeriste français lui loue un atelier à Montmartre, achète, vend et collectionne ses œuvres, ce qui fait peu à peu connaître Modigliani dans les cercles artistiques et littéraires de Paris.

L'artiste réalise plusieurs portraits peints et dessinés de son mécène. Le musée de l'Orangerie, qui conserve aujourd'hui la collection Paul Guillaume, dont cinq toiles de Modigliani, détient le premier tableau de cette série de portraits intitulée « *Paul Guillaume, Novo Pilota* » (1915).

Une centaine de toiles, une cinquantaine de dessins et une dizaine de sculptures de Modigliani sont passées entre les mains de Paul Guillaume. « *Ce nombre dénote à la fois l'implication du galeriste dans la promotion de l'artiste mais aussi son goût personnel pour ses œuvres, largement présentes sur les murs de ses différents appartements* », lit-on dans un communiqué du musée de l'Orangerie. Parmi celles-ci, Modigliani a brossé les portraits des figures majeures du Paris de l'époque, telles que Max Jacob, André Rouveyre, Jean Cocteau ou encore Moïse Kisling, mais aussi des modèles inconnus, et d'except-



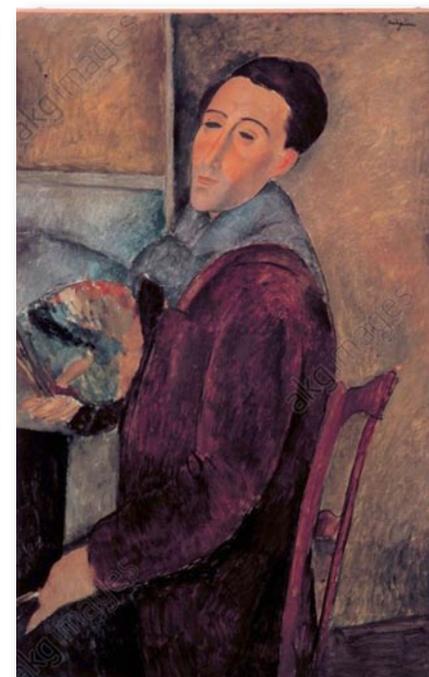
Modigliani - Picasso et Salmon

tionnels portraits des femmes qui ont partagé la vie de l'artiste, comme l'écrivaine Béatrice Hastings puis la jeune peintre Jeanne Hébuterne, rencontrée en février 1917, qui allait être sa dernière compagne et la mère de sa fille.

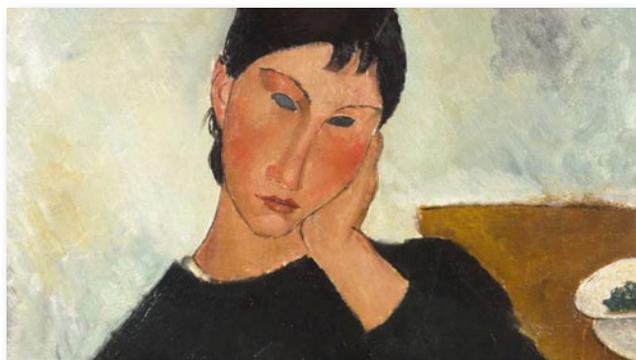
Marqué par la misère en Italie, il la retrouve à Paris où il sombre dans l'alcool et l'opium. Maladif depuis son enfance, cette dépendance aggrave son état.

À partir de 1920, sa santé se détériore rapidement. Le 22 janvier, Modigliani est emmené inconscient à l'Hôpital de la Charité. Deux jours plus tard, le 24, il meurt d'une méningite tuberculeuse sans avoir repris connaissance. Le 25 janvier, Jeanne Hébuterne, enceinte de huit mois, se jette du cinquième étage de l'immeuble de ses parents, laissant la petite Jeanne, la première fille du couple, orpheline. Le 27 janvier, Modigliani est enterré au cimetière du Père-Lachaise, entouré de nombreux amis. ■

* « *Amedeo Modigliani. Un peintre et son marchand* » au Musée de l'Orangerie, du 20 septembre 2023 au 15 janvier 2024. Commissaires : Cécile Girardeau, conservatrice au musée de l'Orangerie et Simonetta Fraquelli, commissaire indépendante et historienne de l'art.



Autoportrait 1919



Elvire assise accoudée à une table - 1919



Tête de femme 1911-1913 sculpture en calcaire



Jeanne Hébuterne avec un large chapeau 1918

L'Apache 1904

Paul Guillaume Novo Pilota 1915,